

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 40

Artikel: Année 1870 de l'ère chrétienne et de la civilisation
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-180942>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

que ne tenons-nous notre parole d'aller en un jour à Strasbourg et d'y porter un plat encore chaud ! » Cinquante-cinq braves lui donnent leurs noms. Pour chef, ils choisissent Thommann, surnommé l'homme de fer, parce que le commerce de ce métal avait fait de lui le plus riche des Zuricois. Ils prennent pour vêtement un juste-au-corps de velour noir et une toque de même couleur, surmontée d'un panache ; quelques-uns jettent par dessus des chaînes d'or. Une chaudière est bientôt prête, où l'on fait bouillir 40 livres de millet. Sitôt chaude, on la place sur des cendres dans un sceau de bois, on la porte sur une barque neuve et légère. La nef lève l'ancre, saluée par tout un peuple accouru sur le rivage. Elle vole. Elle a franchi les écueils et les tournants de la Limmat. La voilà qui, du lit paisible de l'Aar, descend au Rhin, se jouant avec les périls. Seckingen la voit passer comme un trait. A l'approche de ces tournants, que nos pères ont nommés les Grapins de l'enfer, les nouveaux argonautes règlent leur course sans la ralentir ; Bâle, du haut de ses tours, les salue du son de ses trompettes, des cris de sa joie et de trois coups de canon.

Le Rhin, quittant la terre suisse, s'épanche entre les rives élargies, tranquille comme un lac et coupé d'îles verdoyantes. Sur ces eaux sans écueil, la barque aventureuse accélère son vol. Les mains inaccoutumées à la rame se couvrent d'ampoules ; la sueur coule des fronts ; mais ni la chaleur, ni la fatigue ne suspendent les efforts.

Le soleil dorait d'un dernier rayon la tour de la cathédrale, quand les Zuricois s'élancèrent dans Strasbourg au milieu du concours et des fanfares.

Sitôt à terre, Thommann prit la parole : « Chers et loyaux alliés ! nous venons de vous prouver que, si Dieu permet que vos ennemis vous attaquent, notre ville n'est pas si loin de la vôtre que nous ne puissions vous donner un prompt secours. » Il dit, et fit dresser la table sur laquelle fut servi le potage encore chaud. Chacun d'en goûter. Le vin du Rhin, que les Zuricois préfèrent sagement à celui de leurs rives, vint animer le repas. L'appétit des braves leur fit un nouvel honneur. Le lendemain, ils visitèrent l'arsenal, riche en témoignages de la valeur fidèle des Strasbourgeois ; et la cathédrale, l'admiration de l'Europe ; un Suisse en avait six siècles auparavant posé la première pierre. Ils virent la célèbre horloge récemment achevée par deux mécaniciens de Schaffhouse, Isaac et Josias Habrecht. Ils reçurent en don un vin de cent feuilles, un sel conservé depuis deux siècles et du blé de 135 ans. Ils firent de leur côté présent à Strasbourg de la chaudière témoin de leur aventure, et de leurs rames, sur lesquelles ils avaient gravé leurs noms. A leur retour, ils furent partout défrayés et reçus en triomphe. »

Nous n'avons pas le privilége de pouvoir donner à nos lecteurs, comme le font les journaux quotidiens, les nouvelles du jour au fur et à mesure qu'elles sont transmises par voie télégraphique.

En les publiant après eux et en les groupant, ces

nouvelles, déjà vieilles, peuvent cependant offrir encore quelque intérêt. C'est ce que nous allons faire.

ANNÉE 1870

de l'ère chrétienne et de la civilisation.

La diplomatie.

On lit dans le discours prononcé par le roi de Prusse à l'ouverture de la session extraordinaire du Reichstag, en juillet dernier :

La candidature d'un prince allemand au trône d'Espagne a fourni au *gouvernement de l'Empereur des Français* le prétexte de poser un cas de guerre d'une façon depuis longtemps inconnue dans les usages diplomatiques, etc...

Le peuple allemand et le peuple français, ces deux peuples qui jouissent chacun, *au même degré*, des bienfaits de la civilisation chrétienne et d'une prospérité croissante, et qui aspirent à ces bienfaits, *sont appelés à une lutte plus salutaire que la lutte sanglante des armes*.

Dans l'adresse votée par le Reichstag, en réponse au discours du roi, on remarque les passages suivants :

Comme au temps des guerres d'indépendance, *un Napoléon* nous constraint à la sainte lutte, etc.

La partie sage du peuple français n'a pas réussi à éviter un crime. Une lutte ardue et grandiose est imminente.

La voix du monde civilisé reconnaît la justice de notre cause. Déjà les nations amies voient dans notre victoire l'affranchissement qui les vengera des injustices commises aussi entre elles-mêmes *par l'ambition bonapartiste*.

Dans sa dépêche du 30 juillet, adressée au Pape, le roi Guillaume disait :

Si Votre Sainteté pouvait m'offrir de la part de *celui* qui si inopinément a déclaré la guerre, l'assurance de dispositions sincèrement pacifiques et des garanties contre le retour d'une semblable atteinte à la paix et à la tranquillité de l'Europe, ce ne sera certainement pas moi qui refuserai de les recevoir des mains vénérables de Votre Sainteté, uni comme je suis avec elle par les liens de la charité chrétienne et d'une sincère amitié.

On lit dans la proclamation adressée par le roi de Prusse au peuple français, en partant de Sarrebruck :

« Nous GUILLAUME, roi de Prusse, faisons savoir ce qui suit aux habitants des territoires français occupés par les armées allemandes :

» *L'empereur Napoléon ayant attaqué par terre et par mer la nation allemande qui désirait et qui désire encore vivre en paix avec le peuple français, j'ai pris le commandement des armées allemandes pour repousser l'agression, et j'ai été amené par les événements militaires à passer les frontières de la France. Je fais la guerre aux soldats et non aux citoyens français.* »

Aujourd'hui le roi de Prusse fait la guerre à la république et au peuple français.

L'œuvre.

On lit dans un récit donné par le *Temps*, sur la bataille de Sedan.

Le 31, la lutte recommença dès 5 heures du matin ; des trois journées, ce fut la plus sanglante. Le carnage fut tel

que la Meuse, rouge de sang, ne pouvait entraîner tous les cadavres. — Le jeudi, sous la lueur intense qui embrasait l'horizon, on voyait se détacher les silhouettes des malheureux qui fuyaient leurs maisons incendiées. Ceux-ci à moitié nus, couraient pleins d'épouvante, osant à peine jeter un regard en arrière ; ceux-là cherchaient à sauver leur modeste mobilier ; puis des femmes, des enfants poussant des cris déchirants, les soldats jetant des cris de rage, montrant du poing la fournaise et renversant tout sur leur passage.

Le duc de Fitz-James, chargé par le Comité international de secours aux blessés de l'organisation des ambulances, écrit à la *Gazette de France* :

Les Bavarois et les Prussiens, pour punir les habitants de Bazeilles de s'être défendus, mirent le feu au village. La plupart des gardes nationaux étaient morts, la population s'était réfugiée dans les caves : femmes, enfants, tous furent brûlés. Sur deux mille habitants, trois cents restent à peine qui racontent qu'ils ont vu des Bavarois repousser des familles entières dans les flammes et fusiller des femmes qui avaient voulu s'enfuir. J'ai vu de mes yeux les ruines fumantes de ce malheureux village : il n'en reste pas une maison debout. Une odeur de chair humaine brûlée vous prenait à la gorge. J'ai vu les corps des habitants calcinés sur leur porte.

M. le Dr Rouge, de Lausanne, attaché à l'ambulance suisse, écrivait dernièrement au *Nouvelliste vaudois* :

Combien de fois n'avons nous pas eu les larmes aux yeux, dans nos expéditions sur les routes des Ardennes, en voyant de pauvres gens chassés de leurs demeures incendiées, n'ayant rien sauvé du pillage, errant à l'aventure, allant on ne sait où ! Combien avons-nous vu d'enfants affamés que leurs mères ne savaient comment nourrir ! Combien de femmes pleurant sur le seuil de leurs maisons dévastées ! Combien de gens nous ont dit : « Nous n'avons rien à manger ! »

Je n'oublierai jamais, dit M. le pasteur E. de Pressensé, le départ des prisonniers français pour l'Allemagne ; ils demandaient presque en larmes qu'on leur donnât un peu de pain, car après un long jeûne, ils se sentaient incapables de la moindre étape. J'avais obtenu de notre ambulance une distribution de bouillon et de pain pour midi, heure désignée de leur départ. On eut la barbarie de les faire partir à 11 heures. Impossible de leur donner une miette de ce pain qu'ils demandaient en pleurant.

En réponse à des accusations contre la Belgique, l'*Indépendance belge* dit que si elle voulait ouvrir ses colonnes à toutes lettres qui appellent sa réprobation sur les cruautés de tout genre dont les troupes allemandes se seraient rendues coupables en France, elle en remplirait son journal. Ces lettres sont nombreuses ; elles émanent de personnes respectables, qui livrent leurs noms et acceptent la responsabilité de leurs accusations. Elles dénoncent des faits qui, s'ils sont vrais, laisseraient aux armées allemandes, à ces armées si bien disciplinées, si fières de leur civilisation, une réputation de barbarie auprès de laquelle pâlirait celle des Huns et des Vandales.

Télégrammes du roi Guillaume à la reine Augusta.

Après Wissembourg.

Sous les yeux de Fritz, nous avons gagné aujourd'hui une brillante mais sanglante victoire en emportant Wissembourg et le Geisberg. L'ennemi est en fuite ; 500 prisonniers. Un canon et le camp de l'ennemi sont entre nos mains. Le général Douai est mort. Mon régiment et le 58^e ont éprouvé de grandes pertes.

Dieu soit loué pour notre premier glorieux fait d'armes ! espérons qu'il nous continuera son assistance !

Après Woerth.

Quel bonheur que cette nouvelle et grande victoire remportée par Fritz !

Gloire à Dieu pour sa faveur !

Nous avons pris une trentaine de canons, 2 aigles, 6 mitrailleuses, 4000 prisonniers. Des salves seront tirées en l'honneur de la victoire.

Après la bataille de Beaumont.

Nous avons livré hier un combat dans lequel nous avons remporté la victoire. L'armée de Mac-Mahon a été battue et repoussée de Beaumont jusqu'au delà de la Meuse. Douze canons, quelques milliers de prisonniers et un nombreux matériel de guerre sont entre nos mains. Nos pertes ne sont pas très grandes. Je retourne à l'instant sur le champ de bataille pour poursuivre les résultats de la victoire.

Que Dieu veuille nous continuer sa grâce.

Après Sedan.

Je viens de signer avec le général Wimpffen une capitulation aux termes de laquelle toute l'armée de Sedan est prisonnière de guerre. L'empereur s'est rendu à moi personnellement et seul, attendu qu'il n'exerce pas le commandement et laisse tout à la régence de Paris. Je désignerai plus tard le lieu de sa résidence.

Quel dénouement par la main de Dieu !

Quel moment émouvant que celui de ma rencontre avec l'empereur ! Il était abattu, mais digne dans son maintien et sa résignation. Je lui ai désigné pour séjour le château de Wilhelmsbœhe près Cassel. Notre entrevue a eu lieu dans le petit château à l'ouest de Sedan. De là je me suis rendu à l'armée. Tu peux t'imaginer l'accueil que m'ont fait les troupes ; il est indescriptible...

Que Dieu nous soit toujours en aide.

Tu connais maintenant par mes trois télégrammes toute l'étendue des grands événements historiques qui se sont accomplis ! C'est comme un rêve, lors même qu'on les a vus se dérouler heure par heure !

Quand je pense qu'après une guerre heureuse, je ne pouvais rien attendre de plus glorieux pendant mon règne et qu'aujourd'hui pourtant je vois s'accomplir de tels faits historiques.

Je m'incline devant Dieu, qui seul nous a élus, moi, mon armée et mes alliés, pour exécuter ce qui a été fait. Ce n'est qu'ainsi que je puis comprendre cette œuvre pour rendre grâces humblement à Dieu qui nous conduit en sa bonté.

Condoléances.

Après la reddition de l'armée de Sedan et les horribles massacres qui l'ont précédée, les deux monarques ont échangé, dit-on, les lettres suivantes :

« Monsieur mon frère,

» N'ayant pas pu mourir au milieu de mes troupes, il ne me reste qu'à remettre mon épée aux mains de Votre Majesté.

» Je suis de Votre Majesté, le bon frère.

» Sedan, le 1^{er} septembre 1870.

» NAPOLÉON. »

« Monsieur mon frère,

» En regrettant les circonstances dans lesquelles nous nous rencontrons, j'accepte l'épée de Votre Majesté et je la prie de bien vouloir nommer un de vos officiers muni de pleins-pouvoirs, pour traiter de la capitulation de l'armée qui s'est si bravement battue sous vos ordres. De mon côté, j'ai désigné dans ce but le général de Moltke.

» Je suis de Votre Majesté, Le bon frère GUILLAUME.

» Devant Sedan, 1^{er} septembre 1870. »

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.